

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les mots peuvent-ils empêcher la dérive?

Patrick Brisebois, *Chant pour enfants morts*, Montréal, l'Effet pourpre, 2003, 132 p.

Pan Bouyoucas, *Anna pourquoi*, Montréal, Les Allusifs, 2003, 112 p.

Joël Pourbaix, *Labyrinthe 5*, Montréal, le Noroît, 2003, 152 p.

Yvon Paré

Number 117, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37027ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, Y. (2005). Review of [Les mots peuvent-ils empêcher la dérive? / Patrick Brisebois, *Chant pour enfants morts*, Montréal, l'Effet pourpre, 2003, 132 p. / Pan Bouyoucas, *Anna pourquoi*, Montréal, Les Allusifs, 2003, 112 p. / Joël Pourbaix, *Labyrinthe 5*, Montréal, le Noroît, 2003, 152 p.] *Lettres québécoises*, (117), 27–28.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Les mots peuvent-ils empêcher la dérive ?

Nous vivons dans un siècle où la parole médiatique emporte tout. Une logorrhée qui recouvre les silences et les hésitations. Il reste des cris pourtant, des désespoirs qui secouent le monde et qui trouvent refuge dans la littérature.

R É C I T | Y V O N P A R É

PATRICK BRISEBOIS SIGNE UN QUATRIÈME ouvrage en cinq ans. Isidore Malenfant, le narrateur, est écrivain. Dans ce patronyme, il y a « mal » et « enfant ». La source première du mal réside donc dans l'enfance si souvent explorée dans les terrains d'écriture.

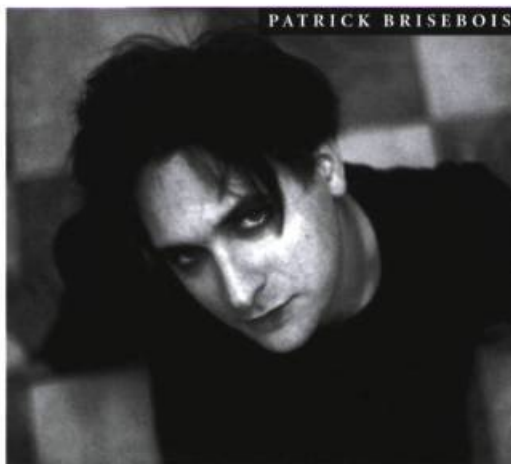
Isidore a publié deux livres, mais écrire reste un acte de dernier recours et de désespérance. Comme le suicide, le geste ultime. « J'attends jusqu'à la dernière minute », écrit-il. Écrire est un travail qu'il méprise plus ou moins. À la dérive comme un écrivain écarté entre deux livres, Malenfant se partage entre Marilyn et July, son ancienne compagne qu'il croise de temps en temps pour des ébats corporels.

Le personnage de Brisebois dérape en ne réussissant jamais à s'accrocher. Il se soûle avec des amis, baise ici et là, s'enfonce tout autant dans sa fiction qui s'étiole que dans ses journées dont il perd le contrôle. L'écriture et sa propre vie s'entremêlent en une danse plutôt étrange. Il tourne, poursuivi par la voix de sa petite sœur Jane, morte alors qu'elle était fillette. La vie se déroule à l'envers, le texte s'effiloche sur la page, laisse de grands trous qui aspirent tout. Comme si l'écrit était à la fois sujet et objet. Le roman en chantier basculant dans le récit et vice versa.

Tout finit par s'amalgamer, l'enfance, la petite Jane qui impose sa présence, la vie présente et les amours de chat de ruelle. Isidore est avalé par ce temps où il était un petit garçon égaré entre un père qui « arrangeait » les cadavres et une mère qui se débattait dans sa folie.

Quand j'étais petit, je passais mon temps à jouer avec le feu, à faire brûler les manches de mes chandails pour voir ce que ça ferait. Je ne prends pas au sérieux ma propre vie car je ne crois pas à ma propre mort. Je dirais bien que la vie et la mort sont rarement propres mais on m'accuserait de faire de l'esprit, ce qui n'est pas mon intention. C'est avec ça que je vis et que je grandis, l'esprit, et je veux garder ça que pour moi. (p. 27)

Une vie impossible, une vie rognée dès les premiers élans malgré l'amitié d'une jeune anglophone qui l'aide à refaire surface. Une vie de fantasmes et de violences où le réel et l'imaginaire s'empoignent. Comme si les époques d'Isidore s'affrontaient en lui et le déchiraient. Tout autant aspiré par la mort, le suicide



PATRICK BRISEBOIS

que par la création qui peut aussi devenir une forme d'anéantissement.

Tout écrivain qu'il soit, Malenfant n'arrive pas à s'inventer un espace où la vie est supportable. Une lente régression ramène le personnage à l'enfance où tout se dessine et se perd. Comme Icare qui s'envole, mais que le poids des choses fera crouler.

Un livre dur, un chant désespérant, un souffle puissant. Brisebois s'y révèle certainement l'un des bons élèves de ces « maîtres de désespoir » dont parle Nancy Huston dans son dernier ouvrage.

Je vais vivre avec Marie-Jane. On va se marier à minuit un soir de pleine lune. On va faire des bébés pour qu'ils deviennent nos esclaves sexuels. Ils resteront enfermés jour et nuit, dans une cave sombre et humide, pour toujours. On va installer des pièges cruels devant notre demeure hantée. Elle va peindre des paysages cauchemardesques. Je vais continuer à écrire comme j'ai toujours écrit : à contrecœur et sans espoir. On ne va jamais mourir, nous sommes des vampires, des spectres, des banshees. Des enfants morts dans leur chair d'adultes. Et personne n'entendra notre chant. (p. 133)

Marie-Jane ? Une femme ou l'herbe que l'on connaît ? Ou encore la petite sœur en allée ? Et il y a également cette Marie-Jane rencontrée un soir de beuverie et d'orgie... Rien n'est simple chez Brisebois.



Voilà un écrivain sans pitié pour le lecteur et qui livre des chants désespérés. Il nous laisse, après une centaine de pages, dans un état d'hébétéude, des nœuds plein la gorge. Patrick Brisebois frappe juste et fort, triture la forme, multiplie les niveaux de narration, décrit particulièrement bien la dérive d'une génération de notre époque. Il faut lui dire merci.

LA PASSION DU MONDE

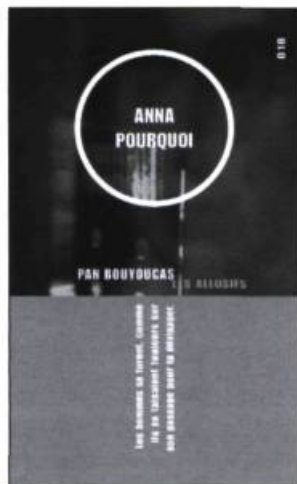
Un livre lumineux de par le sujet, le décor et aussi l'écriture. Pan Bouyoucas nous entraîne dans l'île de Léros, en Grèce. Une religieuse, une vie de réclusion sur une montagne, tout près des racines du ciel. Elle accueille une postulante qui vient la surveiller. Une jeune nonne pleine d'idéalisme et d'intransigeance.

Nicoletta, la sœur, a vécu dans le monde et s'intéresse à plein de choses malgré sa vie en marge des hommes et des femmes. Surtout qu'elle s'arrange plutôt bien avec les dogmes et les principes de l'Église. La jeune et la plus âgée s'installent dans la routine, hésitant entre les travaux et la contemplation d'une nature qui subjugue et écrase. Elles vivent au sommet de l'univers, à l'abri des passions et des turpitudes... Ce serait trop facile! Arrive un diacre, un peintre amoureux d'Anna dans une autre vie. Sœur Véroniki en religion s'appelait Anna autrefois. Voilà pour l'histoire.

Un être de feu que ce diacre, de passion, capable de boire toute la nuit et de se précipiter en bas des montagnes par amour. Il peint des icônes qui prendront peu à peu le visage de Nicoletta et d'Anna qui magnétise le regard des hommes.

Car elle avait un visage racé aux traits si beaux qu'on oubliait, lorsqu'on la regardait, sa robe noire, emblème de sa solitude et de sa chasteté, et on se mettait à deviner le corps modelé en statue qu'elle devait cacher. (p. 17)

Les trois côtés du triangle se replient et la passion pousse à la trahison et à l'aveuglement. Amours charnels mais aussi questionnement sur l'art et la peinture, la foi et les croyances. Des êtres broyés par un univers trop grand, un décor qui devient tout aussi important que les personnages. Le côté sombre de la nuit, les peurs, les refoulements se dressent devant la lumière aveuglante du jour, la chaleur qui écrase comme si le ciel devenait une grande main qui aplatit tout.



Le soleil montait devant lui dans un ciel limpide. L'air sentait le thym, quelques cigales sciaient déjà l'air dans le feuillage des arbres, des insectes bourdonnaient, affamés, autour des fleurs. L'île entière, baignée dans la lumière douce du matin, semblait chanter la joie de vivre et rien ne laissait prévoir la visite agitée qui allait suivre, même s'il était un peu écœuré de devoir refaire une expérience dont il connaissait d'avance les résultats. (p. 35)

Un roman d'atmosphères, une écriture ciselée et particulièrement maîtrisée. Le lecteur progresse dans ces pages comme s'il bondissait d'un petit tableau à un autre. Un travail de précision et d'orfèvre. « Il lui restait une consolation : des trois personnes que le destin avait amenées à se croiser un jour dans cette forteresse, elle avait reçu le plus grand châtement. » (p. 107)

Pan Bouyoucas a écrit là un roman sans bavure. C'est peu dire. Pourquoi Anna? Il faudra lire.



QUÊTE D'IDENTITÉ

Joël Pourbaix oscille entre le poème et une sorte de récit qui ballote le lecteur entre l'enfance et la vie présente. Encore une fois! Un monde fait d'avancées et de reculs qui expliquent peut-être le titre un peu étrange de ce recueil. « Labyrinthe », rues, passages, ruelles qui vont dans toutes les directions et qui n'ont à peu près jamais d'issue. Certains carrefours s'ouvrent selon les rencontres, les visages qui surgissent, les événements qui s'imposent en marquant le corps et l'esprit.

La solitude encore, la terrible solitude existentielle, l'isolement si lourd à porter malgré le visage des femmes qui vont sur les trottoirs comme des brûlures et des invitations. La plus terrible des solitudes? L'exil et le déracinement.

Début septembre, la chaleur a pris possession des rues. Dans la foule je croise quelques femmes qu'on ne peut prier que des yeux. S'arrêter, faire demi-tour, quoi de plus simple, quoi de plus impossible. (p. 11)

Peu à peu, Pourbaix livre des fragments de sa vie comme s'il déplaçait les morceaux d'un puzzle. Il multiplie les points de vue, surveille la rue, une voisine un peu étrange, un arbre que l'on abat et qui laisse un trou terrible

dans le monde. Et un pays de sable et d'espace s'esquisse au détour d'un mot. L'enfance soufflée par la violence et souillée par la mort surgit. « J'entends des pas et des voix. Hommes, femmes, chevaux, bêtes de somme à longs poils. Et des enfants. Ils m'ouvrent leurs bras. » (p. 147)

Plusieurs poèmes sonnent comme des aphorismes, renversent des expressions connues et inventent un autre équilibre. C'est souvent un vers, une phrase qui fige le lecteur comme un point d'ancrage. Des perles tout au long de ce recueil, des fragments comme des oasis que l'on ne veut plus quitter. Le mot se dresse comme ces « êtres de pierre »

qui font face au temps et narguent l'espace.

Arriver à colmater les manques de la vie, les faux pas, calmer les douleurs avec des images pour revenir « parmi les hommes », voilà ce que tente Joël Pourbaix dans son entreprise poétique. « Un combat contre le vide et l'absence par un peu plus de vide et d'absence. »

Un recueil fascinant même si le poète a tendance parfois à se recroqueviller dans un hermétisme qu'il est difficile de

secouer. Mais autant se laisser porter par le rythme, le phrasé où les poèmes esquissent des sculptures que le temps ne réussit pas à courber.

